

Jonathan Coe

La pluie,
avant qu'elle tombe



folio

COLLECTION FOLIO

Jonathan Coe

La pluie, avant qu'elle tombe

*Traduit de l'anglais
par Jamila et Serge Chauvin*

Gallimard

Titre original :

THE RAIN BEFORE IT FALLS

© Jonathan Coe, 2007.

© Éditions Gallimard, 2009, pour la traduction française.

Né en 1961 à Birmingham, Jonathan Coe est l'un des auteurs majeurs de la littérature britannique actuelle. On lui doit notamment *Testament à l'anglaise*, prix du Meilleur Livre étranger 1996, *La maison du sommeil*, prix Médicis étranger 1998, et le diptyque que forment *Bienvenue au club* et *Le Cercle fermé*.

NOTE

Le titre de ce roman est emprunté à une composition de Michael Gibbs. La description de la musique de Catharine s'inspire du travail de Theo Travis sur son album *Slow Life*.

Gill était dans le jardin quand le téléphone sonna. Elle ratissait les feuilles mortes en piles cuivrées que son mari jetait par pelletées dans le feu. C'était un dimanche après-midi de fin d'automne. Elle se précipita dans la cuisine en entendant la sonnerie stridente et sentit aussitôt la chaleur du dedans l'envelopper ; elle n'avait pas réalisé à quel point l'air était devenu glacial. Il allait sûrement geler cette nuit.

Après, elle redescendit l'allée en direction du feu, dont la fumée bleu-gris s'élevait en spirale vers un ciel déjà obscurci.

Stephen se retourna en entendant son pas. Il lut dans son regard une mauvaise nouvelle, et brusquement il pensa à leurs filles, aux dangers supposés du centre de Londres, aux bombes, aux trajets en métro ou en bus, naguère routiniers, devenus soudain des paris risqués, des enjeux de vie ou de mort.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Et lorsque Gill lui apprit que Rosamond avait fini par mourir, à l'âge de soixante-treize ans, il ne put retenir une bouffée honteuse de soulagement. Il prit Gill dans ses bras et ils s'étreignirent tendrement, dans un silence que seuls interrompaient le craquement des feuilles brûlées, le chant d'un pigeon des bois, la rumeur des voitures au loin.

« C'est le docteur qui l'a trouvée, dit Gill en se dégageant doucement. Assise bien droite dans son fauteuil, raide comme un piquet. » Elle soupira. « Bref, je vais devoir aller dans le Shropshire demain pour parler au notaire. Commencer à organiser les obsèques.

— Demain ? Je ne pourrai pas venir, se hâta de répondre Stephen.

— Je sais.

— C'est la réunion du conseil d'administration. Tout le monde y sera. Je dois présider la séance.

— Je sais. Ne t'en fais pas pour ça. »

Elle sourit et tourna les talons, et seuls ses cheveux blond cendré, s'agitant au rythme de ses pas, étaient distinctement visibles tandis qu'elle redescendait l'allée ; le laissant, comme si souvent, avec l'impression de l'avoir obscurément déçue.

*

L'enterrement eut lieu le vendredi matin. Le village, que Gill se rappelait tel un tableau naïf tout en couleurs vives et tranchées, était gris délavé. Le somptueux ciel bleu de ces souvenirs, encore miraculeusement préservé quelque part sur des centaines de diapositives, était réduit à une nappe de blanc parfait, dénué de tout sens. Sur ce fond totalement neutre, des bouquets de sycomores et de conifères s'agitaient au vent dans un sombre verdoisement, et seul le bruissement de leurs feuilles venait troubler l'incroyable grondement de l'autoroute. Dans le cimetière s'étendait une pelouse d'un vert plus pâle — interrompue çà et là par des affleurements de roche couverts de mousse et de lichen — où les pierres tombales s'élevaient sans prétention ou parfois saillaient à des angles bizarres, délaissées. Au-delà, dans la maigre lumière de l'automne, se dressait le clocher de l'église de Tous-les-Saints, d'un brun rougeâtre, trapu, sans âge, et où scintillaient incongrues les aiguilles dorées de l'horloge, mar-

quant presque onze heures. Les briques étaient disparates et irrégulières, version cléricale d'un dallage excentrique. Des corneilles nichaient sur le toit en tourelle.

Gill se tenait sous le petit porche en bois à l'entrée du cimetière, au bras de son père, Thomas, regardant le cortège funéraire s'égrener au coin de la rue, devant le pub, le Fox & Hounds. Son frère David était avec eux. La dernière fois qu'ils s'étaient trouvés ensemble, elle et lui, dans ce cimetière remontait à plus de vingt ans : ils venaient entretenir les tombes de leurs grands-parents maternels, James et Gwendoline. Cette visite s'était révélée déstabilisante ; Gill était sujette (à l'époque) à des perceptions extrasensorielles, des apparitions surnaturelles, et en repartant elle lui avait juré avoir vu les fantômes de leurs grands-parents : une vision, fugitive mais selon elle d'une absolue netteté, du couple assis sur un banc, buvant du thé dans un thermos et absorbé par une conversation sporadique mais aimable. David n'avait jamais su s'il devait la croire, et aujourd'hui il aurait paru quelque peu déplacé de mentionner l'incident. Ils se contentèrent donc de serrer les rangs, dans une solidarité silencieuse, autour de leur père, et de saluer de la tête chaque nouvel arrivant, généralement sans le reconnaître : c'étaient des amis de la défunte, eux-mêmes très âgés, ou de lointains parents depuis longtemps oubliés, voire présumés morts. La plupart des personnes présentes ne se connaissaient pas. Rien de plus solitaire que cette assemblée.

Le service fut assuré par le révérend Tawn. Gill n'avait fait sa connaissance que quelques jours plus tôt, mais leurs brèves conversations avaient

suffi pour qu'elle l'apprécie et lui fasse confiance et, bien qu'il n'ait pas été un intime de sa tante, il sut l'évoquer avec tendresse et éloquence. Puis, une fois les formalités achevées, une poignée de personnes se dirigèrent d'un pas erratique vers les portes accueillantes du pub. Gill regarda son père et son frère descendre l'allée devant elle : elle fut touchée, de façon inattendue et inexprimable, par le spectacle de ce vieil homme et de son fils vieillissant marchant ainsi côte à côte, par cette parenté si flagrante dans leur posture, la forme de leur corps, toute leur façon d'être *au monde* (elle n'aurait su l'exprimer plus clairement). Aurait-il été aussi patent pour un étranger, se demandait-elle, que les deux jeunes femmes brunes et minces qui traînaient à quelques mètres derrière elle étaient ses filles ? Elle se retourna pour leur jeter un coup d'œil. Toutes deux ressemblaient à leur père : mais Catharine — lunatique, repliée sur elle-même, créative — n'en tenait pas moins de sa mère, dans l'attitude hésitante et timide, tandis qu'Elizabeth avait toujours paru plus assurée et terre-à-terre, avec un humour flegmatique et sardonique qui lui permettrait de surmonter n'importe quelle crise. Parfois, en les regardant, Gill avait l'impression d'avoir affaire à des extraterrestres ; elle aurait été bien en peine d'expliquer comment elles avaient atterri sur cette planète, a fortiori dans sa famille. Ces accès de détachement l'inquiétaient — ils ressemblaient à des crises d'angoisse — mais ils se limitaient à des hallucinations éphémères : il suffisait d'un geste tendre d'une des filles pour que l'impression se dissipe, comme en cet instant où Elizabeth accéléra soudain le pas pour rattraper sa mère et lui prendre le bras.

Avant même qu'elles n'atteignent la porte du pub, pourtant, Gill se dégagea. Elle venait de repérer, à l'autre bout du parking, quelqu'un à qui elle devait absolument parler : Philippa May, le médecin de sa tante, avec qui elle était restée en contact téléphonique toutes ces dernières semaines. C'était le Dr May qui avait diagnostiqué les troubles cardiaques de Rosamond; c'était elle qui avait tenté de la convaincre (sans succès) de subir un pontage; c'était elle qui lui rendait visite tous les trois ou quatre jours, de plus en plus inquiète des risques d'aggravation soudaine; c'était elle enfin qui, dimanche matin, en arrivant à la maison, avait trouvé la porte de la cuisine déverrouillée, et le corps de Rosamond gisant dans le fauteuil où, apparemment, elle était décédée au moins douze heures plus tôt.

« Philippa ! » cria Gill en se précipitant vers elle.

Le Dr May, qui allait monter dans sa voiture, se redressa, se retourna. C'était une petite femme efficace, aux cheveux gris en désordre; son regard bleu et chaleureux inspirait confiance, derrière ses lunettes métalliques à l'ancienne.

« Oh, bonjour, Gill. Quelle tristesse. Je suis tellement navrée.

— Vous ne pouvez vraiment pas rester un peu ?

— J'aurais bien aimé, mais...

— Je comprends. En tout cas, je voulais juste vous dire merci, pour tout ce que vous avez fait. Elle avait de la chance de vous avoir, comme amie et comme médecin. »

Le Dr May eut un sourire dubitatif, comme si elle n'avait pas l'habitude des compliments. « Je crains que vous n'ayez fort à faire, dit-elle. Cette maison était un capharnaüm.

— Je m'en doute. Je n'y suis pas encore allée. Je retarde le moment.

— J'ai essayé de tout laisser en l'état. Il y a juste une ou deux choses que je me suis permis de faire. Éteindre l'électrophone, par exemple.

— L'électrophone ?

— Oui. Apparemment, elle écoutait de la musique quand... C'est assez réconfortant, à mon sens. Le disque tournait encore sur la platine lorsque je suis arrivée. Le diamant était bloqué dans le sillon en bout de face. » Elle se perdit un instant dans ses pensées ; et même si elles avaient quelque chose de morbide, elle faillit laisser échapper un sourire. « En fait, je me suis même demandé, au début, si elle ne chantait pas sur la musique, quand j'ai vu le micro dans sa main. »

Gill la dévisagea. C'était la chose la plus ahurissante qu'elle ait entendue de toute la semaine. Une vision de Tante Rosamond égayant son agonie d'une séance de karaoké improvisée lui traversa l'esprit.

« Il était branché à un vieux magnétophone, expliqua le Dr May. Un *très* vieux magnétophone, à vrai dire. Une relique des années soixante-dix. Il était encore sur "enregistrement". »

Gill fronça les sourcils. « Qu'est-ce qu'elle pouvait bien enregistrer ? »

Le docteur secoua la tête. « Je n'en sais rien ; mais il y avait toute une pile de cassettes. Et puis des albums de photos. Enfin, vous verrez tout ça bien assez tôt. J'ai tout laissé en l'état. »

*

Il fallut plus de deux heures de route pour rentrer dans l'Oxfordshire. Gill craignait que ses deux

filles ne repartent ensuite directement à Londres ; mais elles la surprirent et la ravirent en lui demandant si elles pouvaient rester tout le week-end. Ce soir-là, ils s'offrirent un dîner en famille presque tapageur, comparé à l'ambiance habituelle de la maison ; puis, après que Thomas fut monté se coucher, ils se mirent à discuter les clauses inattendues du testament de Rosamond.

Rosamond n'avait jamais eu d'enfant. Ruth, sa compagne de longue date, était morte avant elle, dans les années quatre-vingt-dix. Tout comme sa sœur Sylvia. Et elle n'avait rien légué à son beau-frère Thomas. (« Tu n'es pas déçu, j'espère, papy ? » lui avait demandé Catharine un peu plus tôt, assise au pied de son lit, dans l'annexe de la maison qu'il en était venu récemment, contre son gré, à considérer comme son chez-lui. Thomas avait vigoureusement secoué la tête. « C'est moi qui lui ai demandé. Ça n'aurait eu aucun sens. » Catharine avait souri en serrant sa main dans la sienne, et elle était repartie en allumant la radio. Elle savait qu'il aimait écouter les infos de onze heures, histoire de prendre des nouvelles du monde — de lui souhaiter bonne nuit — avant de s'endormir.) En l'occurrence, Rosamond avait divisé son héritage en trois parts égales : un tiers respectivement pour sa nièce et son neveu, Gill et David, et le dernier tiers à une inconnue — pour eux, en tout cas, une quasi-inconnue. Elle s'appelait Imogen, et Gill ne savait absolument pas ce qu'elle était devenue ; elle ne l'avait rencontrée qu'une fois, il y a plus de vingt ans.

« J'imagine qu'Imogen doit approcher la trentaine », dit Gill tandis que Catharine lui resservait un verre de merlot rouge sombre et que Stephen ranimait le feu de cheminée. Ils étaient tous

les quatre groupés autour des flammes : Stephen et Gill dans des fauteuils, et leurs filles assises entre eux, en tailleur, à même le sol. « La seule fois où je l'ai vue, c'était à l'anniversaire de Rosamond — ça devait être pour ses cinquante ans — et à l'époque elle ne devait pas avoir plus de sept ou huit ans. Elle était là toute seule. J'ai discuté un bon moment avec elle...

— Elle était venue toute seule ? » insista Catharine, mais sa mère ne parut pas l'entendre. Elle repensait à cette fête si étrange. Cette fois, ça ne se passait pas dans le Shropshire. Rosamond ne s'était pas encore retirée dans le comté bien-aimé où elle avait passé une partie de son enfance, pendant la guerre. À cette époque, Ruth et elle habitaient à Londres un vaste pavillon, dans un quartier genre Belsize Park. Pour Gill et sa famille, c'était une terre inconnue. Jamais jusqu'à ce jour elle ne s'était sentie aussi provinciale, et ses parents lui avaient fait le même effet. Elle avait regardé Rosamond et sa mère échanger des salutations maladroitement et bégayantes dans la cuisine en sous-sol (« Tu te rends compte ? Une cuisine en sous-sol ! » s'était ensuite exclamée Sylvia) en se demandant comment il pouvait y avoir autant de distance entre deux sœurs ; leurs dix ans d'écart n'expliquaient pas tout. Et même son père, que peu de situations semblaient pouvoir déconcerter, entre autres parce qu'il était le bourlingueur de la famille, avait paru mal à l'aise : toujours bel homme à l'approche de la soixantaine, avec sa chevelure argentée et touffue et son teint pas encore trop rougeaud, il avait passé presque tout l'après-midi à fouiner dans la bibliothèque avant de s'installer dans un fauteuil, son

whisky à la main, pour feuilleter une histoire des États baltes qui venait d'être publiée.

Quant à Gill, elle était restée seule (pourquoi Stephen n'était pas là ?), pendant des heures semblait-il, sur les marches qui menaient au minuscule jardinet (« Quelle chance, entendit-elle quelqu'un dire à Tante Rosamond, d'avoir un aussi grand jardin dans ce quartier »), appuyée à la rampe en fer forgé, à regarder le flux et le reflux d'invités exotiques. (Pourquoi étaient-ils si peu nombreux à l'enterrement ?) Elle se rappelait avoir été furieuse contre elle-même : furieuse qu'à vingt-cinq ans, diplômée de l'université et déjà mariée (et non seulement mariée, mais enceinte : Catharine allait naître six mois plus tard), elle puisse se sentir maladroite et timide comme une adolescente, totalement incapable d'entamer la moindre conversation. Son verre de vin devenait chaud et poisseux entre ses doigts, et elle s'apprêtait à rentrer se resservir lorsque Imogen sortit derrière elle par la porte vitrée, conduite par Tante Rosamond, qui la tenait doucement mais fermement par le bras.

« Par ici, par ici, disait Rosamond. Il y a des tas de gens dehors avec qui tu vas pouvoir discuter. »

Elles s'immobilisèrent sur la première marche à côté de Gill, et Imogen tendit une main mal assurée. Instinctivement, sans trop savoir pourquoi elle l'aidait ainsi, Gill lui prit la main et la lui posa sur la rampe, qu'Imogen empoigna solidement.

« Cette dame, dit Rosamond à la petite fille, c'est Gill, ma nièce. Tu ne le sais peut-être pas, mais Gill est de ta famille. Vous êtes cousines. Cousines au deuxième degré, si ça a un sens pour toi. Et elle est venue de très loin pour me voir

aujourd'hui, comme toi. J'en ai de la chance, hein, que tous ces gens viennent me rendre visite pour mon anniversaire ! Gill, est-ce que tu t'amuses bien ? Ça ne t'embête pas d'emmener un peu Imogen dans le jardin ? Tu sais, je crois qu'elle est un peu perdue, avec tous ces gens. »

Imogen était très jolie, et très calme. Elle avait la mâchoire proéminente, un sourire à trous (elle avait perdu trois dents de lait), et ses cheveux blonds lui tombaient dans les yeux. Gill n'aurait jamais deviné qu'elle était aveugle si Rosamond ne le lui avait pas chuchoté avant de disparaître dans la maison. Une fois sa tante partie, Gill baissa les yeux et caressa les cheveux de la fillette.

« Viens avec moi », dit-elle.

*

Ce jour-là, tout le monde était tombé amoureux d'Imogen. Elle avait presque vingt ans de moins que les plus jeunes des invités, ce qui aurait suffi à faire d'elle un objet de câlins, le centre de toutes les attentions ; mais en outre, le fait même qu'elle soit aveugle semblait les attirer davantage. Mus d'abord par la pitié, ils ne tardaient pas à être fascinés par la sérénité, la stabilité, qui semblait émaner de cette enfant aux cheveux d'or. Elle était si calme, et son demi-sourire paraissait ne jamais s'effacer de son visage. Sa voix, les rares fois où elle s'exprimait, était d'une douceur presque inaudible.

« C'est drôle, avait dit Gill, qu'on soit de la même famille et qu'on ne se soit jamais rencontrés.

— Je n'habite pas avec ma mère, répondit Imogen. J'ai une autre famille.

— Ils ne sont pas venus avec toi ? demanda Gill en regardant autour d'elle.

— On est venus à Londres tous ensemble. Mais ils n'avaient pas envie de venir à la fête.

— Eh bien, ne t'inquiète pas. Je vais m'occuper de toi. »

Plus tard dans l'après-midi, Gill l'avait emmenée à l'étage, attendant sur le palier qu'elle ressorte des toilettes. Imogen ne tarda pas à la retrouver, lui prit la main et demanda : « Qu'est-ce que tu regardes ?

— Oh, je regardais la vue. D'ici, on a une belle vue.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Eh bien, on voit... » Mais pendant quelques instants Gill ne sut par quoi commencer. Tout ce qu'elle voyait, en fait, c'était un fouillis informe d'immeubles, d'arbres et d'horizon. Elle s'aperçut qu'elle n'en voyait jamais davantage. Mais elle ne pouvait le décrire ainsi à Imogen. Elle allait devoir regarder tout ça d'un œil entièrement nouveau, morceau par morceau, élément par élément. En commençant... par quoi ? La brume qui brouillait la frontière entre les toits et le ciel ? Les nuances de bleu infinitésimales du ciel, du plus intense au plus pâle ? L'étrange choc de silhouettes des deux tours modernes qui encadraient ce qui devait être la cathédrale Saint-Paul ?

« Eh bien, commença-t-elle, le ciel est bleu et le soleil brille...

— Ça, je le sais, tu es bête ! » dit Imogen en serrant sa main dans la sienne.

Et aujourd'hui encore Gill se rappelait la pression de ces doigts minuscules. Préfigurant ce qu'elle ressentirait quand elle aurait une fille. À cet instant, elle

s'était cramponnée à la conscience que Catharine grandissait en elle, et elle en avait éprouvé une terreur et une joie insoutenables.

*

Le lendemain matin, comme d'habitude, Thomas était le premier levé. Gill lui prépara du thé et des œufs pochés, puis le laissa lire le journal pour aller dans le bureau exhumer du fin fond du vieux secrétaire d'acajou une vingtaine de boîtes de diapositives Kodak, qu'elle emporta dans la salle à manger, plus lumineuse. Elle les étala sur la table et poussa une exclamation accablée en s'apercevant que la plupart des boîtes n'étaient pas étiquetées. Leur tri plus ou moins méthodique lui prit près d'une demi-heure, et lorsque Elizabeth vint la rejoindre, en peignoir et en cheveux, elle venait tout juste de trouver ce qu'elle cherchait.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda sa fille.

— J'essayais de retrouver une photo. Une photo d'Imogen. Tiens, regarde. »

Elle lui tendit l'une des diapos. Elizabeth la leva vers la fenêtre en plissant les yeux.

« Oh, mon Dieu ! s'écria-t-elle. Ça remonte à quand ?

— 1983. Pourquoi ?

— Non mais t'as vu les fringues ? Les coiffures de l'enfer ? Vous aviez perdu la tête ou quoi ?

— T'occupe pas de ça. Dans vingt ans, tes enfants diront pareil de toi. C'est l'anniversaire dont je vous ai parlé. Les cinquante ans de Rosamond. Tu la vois, avec Ruth et moi et mamie ?

— Oui. Et papy, il est où ?

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

TESTAMENT À L'ANGLAISE, prix du Meilleur Livre étranger 1996
(Folio n° 2992)

LA MAISON DU SOMMEIL, prix Médicis étranger 1998 (Folio
n° 3389)

LES NAINS DE LA MORT (Folio n° 3711)

BIENVENUE AU CLUB (Folio n° 4071)

LE CERCLE FERMÉ (Folio n° 4541)

LA FEMME DE HASARD (Folio n° 4472)

LA PLUIE, AVANT QU'ELLE TOMBE (Folio n° 5050)

Aux Éditions Calmann-Lévy

HUMPHREY BOGART

Aux Éditions Grèmière

JAMES STEWART

Aux Éditions du Rocher

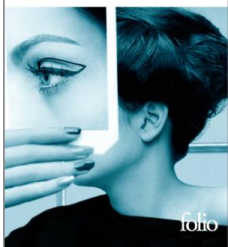
UNE TOUCHE D'AMOUR (Folio n° 3975)

Aux Éditions Pleins Feux

UN VÉRITABLE NATURALISME LITTÉRAIRE EST-IL
POSSIBLE OU MÊME SOUHAITABLE ? (avec Will Self)

Jonathan Coe

La pluie,
avant qu'elle tombe



La pluie, avant qu'elle tombe Jonathan Coe

Cette édition électronique du livre
La pluie, avant qu'elle tombe de Jonathan Coe
a été réalisée le 23 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070416967).

Code Sodis : N43187 - ISBN : 9782072406812.

Numéro d'édition : 184401.